

ABONNEMENTS	ANNUITÉS	TRIMESTRES
Un mois	1,00 or	1,30 or
Trois mois	3,00 or	3,70 or
Six mois	6,00 or	7,40 or
Un an	10,00 or	12,00 or

Numéro du jour... 0,06
ancien... 0,10

Les abonnements partent des 1er et 15 de chaque mois.

Pluie d'argent

Il n'est douteux pour personne qu'on renfort de trois ou quatre cent mille piastres serait une bonne aubaine pour le Trésor obéré de la République Orientale.

On pourrait ainsi solder un certain nombre de créances arriérées, et même acheter encore quelque solde de fusils ou de canons, tenus en réserve dans les arsenaux de Hambourg ou dans le «bric à brac» de M. Dovitt.

Les champs de l'Uruguay n'en festoient pas moins tristes, mais les espérances de quelques créanciers de l'Etat reverdiraient sans doute, pour quelques jours, à la pensée de cette pluie d'écus.

Le malheur, en cette affaire, le très-grand malheur, c'est que, pour se procurer ce supplément de pièces blanches, il faut se résigner tout d'abord à l'exode d'une quantité respectable de monnaies jaunes.

Il n'y aurait pas trop à s'en alarmer toutefois, si la couleur des monnaies n'intéressait que nos goûts esthétiques. Le diable, c'est que couleur rime ici trop richement avec valeur.

Les jaunes qui s'en iront ont une valeur intrinsèque que rien ne menace encore et une valeur relative qui va en augmentant.

Les blancs écus qu'on fait miroiter sous nos yeux, sans nous éblouir, sont au contraire en pleine dégringolade dans l'estime des capricieux humbains.

Nous sommes ainsi faits, hélas! que cela seul qui est rare nous paraît précieux, et le métal argent a eu la disgrâce de devenir commun.

Les Etats-Unis ne savent plus où le fourrer; on n'en veut plus aux Indes Anglaises; jet en Europe on s'applique à s'en débarrasser le plus possible au profit des voisins.

Le plus obtus des paysans de Foully les Oies ou des pâtres d'Irlande n'ignore plus que la pièce d'argent n'a désormais qu'une valeur fictive, susceptible de s'écrouler d'un moment à l'autre.

C'est pourtant en ces circonstances que la paternelle sollicitude du gouvernement oriental a doté le peuple uruguayen d'un premier million de piastres flamboyantes frappées au Chili par les soins de M. Barriga.

Il n'y a point eu trop à s'en plaindre; il est juste même de reconnaître que les brésiliens ayant un peu abusé de la permission d'écouler en terre orientale leurs méchants écus de deux mille reis, on fit œuvre pieuse en les obligeant à les reprendre.

Mais voici qu'on nous promet, si nous sommes sages, un second million qui serait frappé, dit-on, cette fois à Buenos Ayres, les délicats ayant prétendu que la frappe chilienne laisse à désirer.

Et c'est sur les bénéfices de cette lucrative opération que l'on prévoyait pour le Trésor Public les 300.000 piastres dont on a grand besoin, parait-il, pour liquider les comptes qu'il serait imprudent de laisser traîner jusqu'au mois de mars prochain.

Le calcul est fort séduisant. Mais les esprits sont devenus si rebelles à la séduction que personne ne semble disposé à se laisser séduire.

L'opinion, en effet, se montre résolument opposée à la nouvelle émission de monnaie d'argent.

C'est en vain que la presse officieuse lui, en vanto les bénéfices immédiats et les profits éloignés; c'est plus vainement encore qu'elle essaie de nous persuader que la monnaie manque pour les besoins les plus urgents de la campagne.

Tel est l'aveugle entêtement, l'obstination féroce des bourgeois et des commerçants qu'ils repoussent à cette égard toute démonstration.

Et, chose plus triste encore, force nous est de reconnaître que les apparences semblent donner raison à la défiance publique.

L'or, en effet, a disparu de la circulation depuis déjà plusieurs mois. La pièce de vingt francs est un mythe, et le livrer sterling jadis si commun ne se rencontre plus que dans le gousset d'un petit nombre de privilégiés.

L'argentine elle-même devient si rare qu'on a commencé à la rechercher pour en faire des breloquets ou des fétiches.

C'est ainsi que les changeurs ont été amenés à offrir pour toute pièce d'or une prime dont la tendance à la hausse est manifeste.

Lancer en pareilles circonstances, un nouveau million de piastres en argent sur un marché déjà opéré, c'est aller

nu devant d'une panique et d'une déroute.

Or, Dieu sait si nous avons besoin de cela.

Même s'il était vrai qu'il existe de vrais besoins de monnaie divisionnaire, l'heure serait inopportune pour en tenter l'émission.

Mais est-il certain que ces besoins existent?

Nous avons consulté bien des commerçants, bien des gens en relations constantes avec la campagne, et la réponse invariablement été que l'on y a grand besoin d'argent en effet, mais d'argent en or.

IL N'EST JAMAIS TROP TARD

POUR BIEN FAIRE....

A Monsieur Boron Dubard, Directeur de l'Union Française:

J'aurais dû, à l'exemple des maîtres de la presse Montevideenne, adresser mes meilleurs vœux de prospérité et de longue vie à la petite Union Française si rapidement devenue grande, le jour même où elle célébrait le 3^e anniversaire de sa fondation.

Je suis bien coupable, je l'avoue, mais pour ma défense je déclarerai que, me considérant quelque peu de la boutique, puis, vous donnez une hospitalité à des écrivains à ma modeste prose, je n'ai pas osé élever la voix dans ce grand concert d'éloges qui vous ont été si justement adressés. Ceci dit, je viens (comme la coutume après dîner) appuyer de toutes mes forces sur la chancelle des souhaits pour l'avenir, et donner mon plus bel ut de poitrine qui répercutera aux échos d'alentour toutes les charmantes choses que des plumes savantes ont laissées tomber de leur bec au moment psychologique où l'Union Française passait de l'an II à l'an III.

On ne saurait, à mon avis, dresser trop d'actes aux vaillants luttateurs qui, dans cette fin de siècle, ont fait de la presse, la reine du monde. La réclame elle-même est en rétro à un tel point dans les mœurs actuelles, que chercher à la détruire serait un acte de véritable folie.

Et puis, quelle charmante vocation que celle de journaliste. (Pas au point de vue financier, entendez.)

Le journaliste qui use chaque jour un peu de ses cordes sur les tables de rédaction, à un côté joyeux dans sa vie, côté charmant qui tourne vite la page sur les soucis et les tracasseries du travail pénible et peu rémunérateur de chaque jour. Il est choyé, fêté, presque dorloté, et toutes les portes (il en est qui crient) lui sont ouvertes à deux battants. On lui fait la cour, et dans un sourire esquissé par une jolie bouche, il entend murmurer à ses oreilles: Oh! comme vous seriez aimable de dire deux mots de mademoiselle X... qui a si merveilleusement chanté hier chez madame Z... Vous ne sauriez croire combien je serais heureuse si d'autres de vos confrères en parlaient, et patati... et patata... cher monsieur, comptez sur ma reconnaissance.

Le journaliste qui a vieilli sous le harnais, et que les ans ont rendu philosophe, ne s'illusionne pas; il sait que le mot «Reconnaissance» est une locution qui a fait son temps et que nos immortels actuels eussent mieux fait de rayer du dictionnaire plutôt que de toucher à l'orthographe qui, somme toute, ne faisait du mal à personne. Il se rend également compte que ce n'est pas à sa personne que s'adressent les cajoleries, mais bien à cette petite languette de ter qui conduit sa main, sorte de bistouri finement aiguë dont les piqures peuvent devenir mortelles lorsqu'elles rencontrent une cicatrice mal fermée, tandis qu'amoureusement conduit elle fait les délices de nos mondaines.

Le journaliste philosophe doit prendre les hommes pour ce qu'ils sont. Il laisse au vestiaire la lance de don Quichotte et tout en rendant les services que l'on attend de lui, il peut jouir en silence de cette grande comédie humaine, et meubler sa mémoire de types inédits et de souvenirs piquants à l'aide desquels il pourra écrire un jour un roman de mœurs qui ne manquera pas de savoir s'il sait regarder et retenir.

Voilà comment il pourra se venger des égoïstes qui lui font risette et qui ne l'inventent que dans un but purement intéressé.

En jetant un regard en arrière, je ne puis songer sans sourire au bon, qu'aurait fait nos grands mères si elles avaient eu dans la gazette du temps, que leur petite fille a délicieusement chanté chez Madame la baronne une telle, ou bien conduit avec un air parfait le cotillon chez Madame de Trois Etoiles en compagnie d'un brillant officier d'Etat-Major.

Aujourd'hui l'atmosphère féroce des besicles pour mieux lire l'entre filez ou l'on élève la beauté et le talent de sa petite fille. Son journal est pour elle le déjeûner de l'esprit qui la ragaillet et lui fait croire un instant qu'elle a toujours vingt ans; elle le lit, le relit et se souvient....

Disons-nous pour cela que la génération actuelle vaut moins que celle qui l'a précédée? Mon Dieu non.... L'humanité se change pas, elle conserve avec un soin jaloux ses vices et ses vertus, mais les coutumes changent et les mœurs même, subissent des transformations. Ainsi de nos jours une franchise quelque peu brutale a remplacé la discrétion qu'elle avait jadis; l'hypocrisie d'autrefois, voilà tout! Le jeune fille n'est plus la fleur cachée, la modeste et timide violette dont on craignait de faner les pétales en la regardant de trop près.

Aujourd'hui à la veille de franchir le seuil du vingtième siècle, la jeune fille est le radieux bouton de rose qui se dresse épanouissant au-dessus du rosier, étalant en pleine lumière du soleil ses couleurs et son odeur gracieuse, sans redouter les regards curieux, et souriant à larges lèvres aux cris d'admiration qu'elle inspire.

Celle-ci, n'enlève pas le charme de celle-là.

FAOU-RAOU.

Correspondance politique

Tousjours Arlon — Les révélations de Dupas — Démentis sur démentis — Cherchez Moynory — Déroutée ne sera pas candidat — La retraite de M. de Gréville — Comment on traite les rumeurs au centre gauche — Moris contre Clémenceau.

Paris, 11 août.

L'affaire Dupas n'ayant pas en somme, produit grand chose, on essaya de divers côtés et surtout du côté Dupas de la réveiller.

On s'approcha d'abord sur un interview de M. Ribot avec un rédacteur de l'Echo de Paris, dans lequel l'ancien président du Conseil aurait, pour se couvrir, découvert son prédécesseur; il se serait aperçu arrivant à l'intérieur que les instructions données n'étaient pas dans le sens de l'arrestation, loin de là; il ne l'a pas dit positivement, mais les allusions successives qu'il a faites donnent toute cette impression qu'il a été celui du reporter et qui est celui du public.

Ainsi il n'est pas douteux que M. Ribot jette M. Loubet à l'eau. Il est vrai que M. Dupuy fait subir le même traitement à M. Ribot quand il raconte à un autre reporter que M. Loubet lui a dit: «Monsieur Dupuy, voulez-vous donc sérieusement arrêter Arlon?»

Cette tendance des ministères à charger leurs prédécesseurs produit un assez mauvais effet: c'est la continuation de la politique du sautoir-qui-peut, qui nous a fait tant de mal. On va lier également parti de nouvelles indications parues ce matin dans le Figaro, et données par le correspondant parisien d'Arlon, M. Royère. Il en résultait que Dupas l'aurait choisi comme intermédiaire dans ses négociations avec Arlon, se portant fort pour M. Moynory, directeur de la Sûreté, et pour M. Loubet lui-même. Ce dernier était parfaitement au courant, puisque, sur l'indication donnée par Royère que M. de Freycinet faisait poursuivre du côté des négociations analogues, M. Loubet se précipita au téléphone pour adresser des reproches à son collègue de la guerre; sur quoi M. Loubet suivit seul l'affaire.

Ce n'est pas tout. Voilà maintenant M. Develle dans l'affaire. Il paraît, c'est Royère qui l'affirme, que nos agents diplomatiques avaient ordre de fermer les yeux sur les fugitifs, témoin un de nos attachés en Roumanie, M. Tatchier, qui, sortant à cheval, tourna bride en apercevant Arlon. Il est vrai que Royère place l'affaire à Jassy, alors que la légation est à Bucharest.

A Jassy, également, on trouve une lettre de Royère annonçant l'arrivée de Soudais; il est vrai que cette lettre fut portée par M. Tatchier, déjà nommé, au Quai d'Orsay qui l'a transmise à M. Franqueville.

M. Ribot voulait donc l'arrestation; à quoi Royère répond que Dupas, l'expéditeur de la dépêche, n'a jamais été interrogé d'après les ordres formels de M. Ribot.

Total: M. Loubet, Ribot, Develle et subitement M. de Freycinet ont connu et approuvé le marchandage.

Il me paraît difficile que M. Loubet successivement mis en cause par Dupas et par M. Ribot lui-même ne finisse pas par s'expliquer. Ma conviction à moi c'est qu'il a tout ignoré, car en somme ni Royère ni même Dupas n'ont eu de rapports directs avec lui. Royère n'a vu que Dupas, et Dupas n'a dû voir que son supérieur immédiat, le directeur de la Sûreté générale, M. Moynory. On ne tirera pas de l'idée que M. Moynory a tout fait de son chef sans consulter ni M. Ribot, ni Loubet.

Il s'est cru un Jénio policier dont il a voulu faire montre en engageant seul cette intrigue qui devait avoir pour résultat de mettre Arlon dans le jeu du ministère. Il fit plus tard une tentative analogue avec M. Coitu. A été établi dans celle-ci qu'il avait agi sous sa seule initiative.

Il me paraît clair qu'il a dû en être de même dans l'autre.

La clef du mystère est là et pas ailleurs.

Paris, 12 août.

On sait maintenant enfin que M. Déroutée ne sera pas candidat aux élections prochaines. Il a encore quelques jours pour se raviser; mais sa déclaration est tellement formelle qu'il semble que les ponts sont définitivement coupés. «Je ne serai pas candidat», dit-il dans une lettre qu'on publie aujourd'hui. Et cette affirmation se développe ensuite dans un interview du Gaulois. Ici, par dessus le marché, M. Déroutée a donné quelques explications sur son abstention et son absence pendant le procès Norton. Il prétend qu'on aurait pu le trouver et le rejoindre si l'on avait bien tenu à l'entendre son témoignage. Il insinue qu'il avait des choses à dire.

Quelles choses? On ne le saura pas; du moins, on ne le saura pas encore. Toujours le mystère dans la retraite — sans doute momentanée — à laquelle il se condamne. M. Déroutée pourra choisir à son aise l'heure et le moyen propices pour rentrer en scène et nous dire le mot de l'énigme qu'il renferme en son cœur. Mais il est bien évident que nous n'en avons pas fini avec un homme de sa trempe.

Une autre étoile qui l'occupe depuis plusieurs jours l'attention publique et les conversations. Je veux parler du comte Gréville, député de l'arrondissement de Melun, et dont on a annoncé aussi le déstement de dimanche. M. Gréville se retire parce qu'il le comte de Choiseul, député actuel de la Corse, mais ancien représentant de Melun, avait posé sa candidature.

C'était simplement la déférence d'un nouveau-venu dans la République envers un aîné. On a tout d'abord joué la comédie correcte plus que correcte même, du comte Gréville. On commence maintenant à le plaider il en effet, poussé les acrupules un peu loin.

tenu ou non, il est vraisemblable, car il exprime une situation vraie. Dans ce cas on peut trouver assez singulier le traitement qui est infligé à M. le comte Gréville, surtout par M. le comte de Choiseul, c'est-à-dire par un membre du centre-gauche, du parti qui défend l'entrée des étrangers dans la République.

Si c'est ainsi que «les ralliés» sont reçus par les républicains les plus modérés, malgré toutes les bonnes paroles, comment s'annoncent les radicaux soient encore moins accueillants?

Il y a dans cet incident, du quoi faire tomber bien des illusions aux gens qui sont dans la bataille, et de quoi guérir les spectateurs de la tentation de généraliser. Cette question des «ralliés» que traitent ex professo tous les journaux de droite et de gauche se résoudra en détail et par bribes, suivant des convenances d'arrondissement et des intérêts particuliers.

L'affaire de Melun en est la preuve. Ensuite — on encaisse — on pourra philosopher à son aise sur les résultats, et trouver des raisons générales à des faits de portée très diverse et très discutables. D'ailleurs cela ne fera de mal à personne.

Je ne puis finir ces notes sans vous dire un mot de M. Clémenceau. L'affaire Clémenceau, c'est pour le moment, le feuilleton dont chaque matin, tous les Français veulent lire la suite. Le public est ainsi fait. Mais tandis que je perdrais mon temps à résumer, il paraît que M. de Moris est parti pour le Var, où il va suivant sa promesse, disputer pied à pied le terrain à son éternel ennemi. Le marquis de Moris est accompagné dans son expédition par ses amis, MM. Jules Guérin et Lefebvre. Ces trois nouveaux mousquetaires vont, paraît-il, faire à M. Clémenceau une guerre quotidienne et acharnée.

On peut, certes, les croire sur parole quand ils promettent de déployer quelque ténacité.

Feront-ils, au point de vue électoral, beaucoup de mal à leur adversaire? Ceci est une autre question. On ne raconte point qu'ils aient l'intention de soutenir spécialement tel ou tel candidat. Et M. Clémenceau a de la défiance, comme on dit.

A ce propos le Figaro prétend que le gouvernement avait pris le préfet du Var, qui, paraît-il, n'a pas suffisamment caché ses sympathies pour M. Clémenceau, d'aller, pendant ces quelques semaines, se promener hors de son département. Cette manifestation de neutralité serait facilement interprétée comme un acte d'hostilité pure; et il est peu probable que le gouvernement ait jamais pensé à infliger le rôle d'éditeur à M. Clémenceau et ses élocuteurs.

Ca mord; et M. Charles Dupuy n'a aucunement l'envie d'être mordu. Je crois que dans les quelques imbrications ou barbote volutueuses du badauderie de nos bons Parisiens d'aujourd'hui, le ministère n'a pas d'autre école que de regarder, de laisser faire et de compter les coups, — comme tout le monde, ou à peu près.

Au moment où j'achevais cette lettre, j'apprends la solution de la crise de la «Revue des Deux Mondes».

C'est aujourd'hui que les actionnaires se sont réunis. Le conseil de surveillance, composé de MM. Camille Ducep, le comte d'Haussonville, Aubry-Vitet, Paul Leroy-Beaulieu et Edouard Paillardon proposait: 1^o d'accepter la démission de M. Balot; 2^o de nommer un gérant provisoire pour la partie administrative; 3^o de nommer une commission pour modifier les statuts.

L'assemblée des actionnaires a accepté la démission de M. Charles Balot. Elle a confirmé M. Bertrand, secrétaire de la rédaction, dans ses fonctions de gérant. C'est lui qui signera la «Revue».

Elle a chargé le conseil de surveillance de modifier les statuts, en lui adjoignant deux autres actionnaires, MM. le duc de Noailles et Després, ancien notaire. M. Brunetière sera le directeur littéraire. Et les choses iront ainsi jusqu'à la modification des statuts, en novembre prochain. Mais il y a lieu de croire que ce provisoire deviendra alors l'état définitif.

La solution qui a ainsi prévalu a eu l'appui des représentants de Mme Balot qui, ayant acquis trois nouvelles actions, en possédait quinze en tout et était devenue la plus forte actionnaire, distançant même son beau-frère, Edouard Paillardon.

Marine et Commerce

Les Droits sur les Céréales

Le «Journal de Francfort» publie l'intéressant tableau suivant du traitement auquel les céréales sont soumises. A l'entrée dans les divers pays d'Europe, taxes en centimes:

Pays	From.	Seigle	Orge	Avoine
Belgique	—	—	—	—
Danemark	—	—	—	—
Angleterre	—	—	—	—
France	500	300	150	— jusqu'à 1300
Italie	500	500	115	200
Hollande	—	—	—	—
Norvège	27 1/2	27 1/2	27 1/2	—
Autriche	—	—	—	—
Hongrie	375	375	187 1/2	—
Roumanie	—	—	—	—
Suède	312 1/2	312 1/2	312 1/2	125
Suisse	—	30	30	30
Serbie	100	100	100	100
Espagne	420	320	320	320

LE CANAL DES DEUX-MERS

Nous constatons avec plaisir que dans toutes les régions appelées à recueillir quelques avantages du creusement du Canal des Deux-Mers, les candidats à la députation, sans distinction de couleur politique, se sont recommandés auprès des électeurs de leur ferme intention d'appuyer de toutes leurs forces l'exécution de ce projet, s'ils sont nommés. Indépendamment de l'intérêt d'ordre général qui est en cause dans cette circonstance, il faut y voir un indice très rassurant de l'état d'opinion à l'égard des grandes entreprises. Il est permis d'espérer que le désastre de Panama n'a pas tué à jamais l'esprit d'initiative et que les capitaux

Noyé par ses Chefs

On nous écrit de Mulhouse, le 2 août:

Le général commandant la 58^e brigade, en résidence à Mulhouse, a donné l'ordre de faire procéder à une enquête sur les allégations de la «Volkszeitung», organe socialiste d'Alsace-Lorraine.

Cette feuille dit que dans le courant de la semaine dernière deux sous-officiers, montés dans un bateau dans le bassin du canal du Rhône au Rhin, avaient forcé une recrue d'apprendre à nager; le soldat malhabile, et surtout épuisé, avait beau supplier les deux sous-officiers de le laisser rejoindre le bord; à chaque prière ils lui répondaient par l'ordre de nager encore. Bientôt, il coula au fond et n'est que plusieurs minutes après qu'il se fit remonter à la surface. Ce n'était plus qu'un cadavre.

La «Volkszeitung» prétend avoir des témoins pour soutenir le fait qu'elle dénonce, et qualifie d'assassinat.

LE CUIRASSÉ CHARLES-MARTEL

Brest, 3 août.

Le cuirassé d'escadre le «Charles Martel», construit à Brest, sur les plans de M. l'ingénieur de 1^{re} classe de la marine Huin, sera mis à l'eau mardi, 29 août courant, à 3 heures de l'après-midi.

Mis en chantier en août 1891, l'achèvement de la coque de ce mastodonte qui ne jagera pas moins de 12.000 tonnes, soit exactement 11.832 tonnes, n'aura pas exigé plus de deux ans. C'est là un tour de force qui a brisé l'intervalle le port de Brest vient d'effectuer, la première fois pour le croiseur «Friant», la deuxième fois, pour le «Charles-Martel».

Ce nouveau cuirassé d'escadre, qui mesurera 121 mètres de longueur entre perpendiculaires et 21 mètres 60 de largeur au maître couple, aura un tirant d'eau de 8 mètres 50. Les machines, comprenant deux appareils à trois cylindres verticaux, développeront une force de 13.500 chevaux nominaux.

Sa vitesse dépassera 16 nœuds et son artillerie à tir rapide sera des plus imposantes.

La coque sera protégée par un cuirassé de 15 centimètres d'épaisseur en ceinture.

Le «Charles-Martel», comme le «Jauréguiberry», construit à La Seyne, sera un des plus beaux échantillons de la flotte française.

Les empoisonnements chimiques

ET LA PHOTOGRAPHIE

On emploie souvent en photographie des produits chimiques dangereux. Le «Mouleur de la Photographie» signale à ce sujet quelques graves accidents qu'on ne saurait trop faire connaître aux praticiens, afin qu'ils puissent les éviter.

On se sert souvent, en photographie, d'un des poisons les plus violents que l'on connaisse, savoir: le bichlorure de mercure ou sublimé corrosif des anciens chimistes. Les effets de ce sel peuvent se manifester tout doucement, sans qu'on s'en aperçoive.

C'est ce qui est arrivé au professeur Albert, de Munich, qui, depuis quelque temps, emploie le bichlorure de mercure presque journellement dans ses opérations photographiques. Après un certain intervalle, des symptômes de dyspnoe grave se sont déclarés et, en même temps, quelques dents se sont détachées des gencives. Il a eu le bonheur de deviner que c'était le contact fréquent de ses mains avec les solutions de sel de mercure qui en était la cause; et, aujourd'hui, il conseille à ses amis de ne jamais laisser venir ces solutions en contact avec les mains de l'opérateur.

De son côté, M. Lepworth, le rédacteur du «Photographic News», conseille de verser ces solutions sur la plaque négative, tandis qu'elle est encore dans la cuvette, et de ne pas l'enlever avec les doigts avant qu'elle n'ait été lavée.

Tous les jours les opérateurs ont entre les mains une autre substance non moins dangereuse: c'est le cyanure de potassium, qui peut empoisonner par une égratignure de la peau. D'autres produits d'un usage journalier, tels que l'acide pyrogallique et le bichromate de potasse, sans parler du nitrate d'argent, peuvent donner lieu à des accidents assurément beaucoup moins graves, mais qui offrent des inconvénients sérieux.

Les pomades à l'acide pyrogallique, employées il y a quelques années, par les médecins de Vienne (Autriche), dans le traitement de certaines maladies de la peau ont donné lieu à des accidents qui ont prouvé que ce corps est loin d'être absolument inoffensif. Il faut éviter que le contact des mains avec ces substances soit trop souvent répété, et ne traiter les produits chimiques dangereux qu'avec beaucoup de soin et de prudence.

L'alcool et le vin

Voici un curieux calcul fait par un correspondant du «Sicile» sur les prix auxquels l'alcool en nature est payé par le consommateur client des calarsé et sur ce qu'il lui paie comme partie constitutive du vin.

Un litre d'alcool à 60^e coûte 50 centimes — il est frappé du droit de consommation 156 fr. 25^e droit d'entrée et droit d'octroi — des deniers variables — mettons en moyenne 63 fr. 75 pour faire 220 — et finalement revient à 2 fr. 50 le litre au négociant. Celui-ci dilue cet alcool à 40^e, degré ordinaire de consommation, ce qui en ramène le prix du revient à 1 fr. 10 le litre.

Le consommateur paye le petit verre de 4 centimes 10 centimes, soit 2 fr. 50 le litre — le commerce de gros ou de détail bénéficie donc

ROO CARNE LIQUIDA

2AMIT(VIAND E LIQUIDE)

Extracto Líquido

PEPTOGENO, Y PEPTONIZADO

DOCTOR VALDEZ GARCIA
FABRICADO
PORVILLEMUR Y VA DEZ GARCIA
DE MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)
Calle URUGUAY Num. 173

EN VENTA

EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL ESTRANGERO
G. Ortuno, Cana'lo 1060, Buenos Aires.
E. Avila, P. O. Box 3120, New York.
Gregorio Ortuno, Piazza Cimpello, 8
Genova.
Ed. Michel, V. Elisabeth, Vesinet-Paris.
Vicente Ferrer y Cia, Barcelona.
Geo Culling y Ca., Londres.

Medalla de oro Paris 1880--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.
El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.
Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.
La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.Taller Mecánico de Carpintería
TORNERIA Y ASERRADERO A VAPOR

JUAN BAUTISTA CASTERAN

Especialidad en perzianas a la Americana, escaleras de caracol y toda obra concerniente al ramo.

PRECIOS SIN COMPETENCIA

Calle Colonia 300 esquina Olimar

F. L. LEBET

MEDAILLE
D'ARGENT
Paris
1867DIPLOME
D'HONNEUR
Zurich
1883Plusieurs brevets d'invention
Atelier de réparations en horlogerie, Montres
ordinaires et des plus compliquées. Bijouterie
et petite mécanique.TRAVAUX GARANTIS
257--RUE GENERAL LINIERS--257
ENTRE LA PLACE INDEPENDANCE ET LA
RUE RECONQUISTABERNARD AUZIMOUR
LE FRANÇAISSe charge de faire toute espèce de dé-
ménagement, conduction des EQUI-
PAGES pour Buenos Ayres et l'Europe.
La maison compte avec un personnel
des plus complets et de toute confiance.

PRIX RÉDUITS

CALLE PIEDRAS 106

LEGATION DE FRANCE
Avis très importantLes jeunes français, nés en
1873, soit en France, soit à l'é-
tranger, et résidant en Uruguay
sont invités à se présenter,
avant le premier Novembre pro-
chain, devant les autorités con-
sulaires françaises en la Répu-
blique Orientale, à l'effet de se
faire inscrire sur les tableaux de
recensement de la classe de
1893.Les jeunes gens des classes an-
térieures qui auraient négligé,
jusqu'à présent, de se faire ins-
crire sont également invités à
remplir cette formalité.

Montevideo le 16 août 1793.

EMILE BERGERAT

LES DRAMES DE L'HONNEUR

LE CHÉQUE

Mais ce qui, chez Burke, égayait en-
core davantage le député de l'Illinois,
c'était le fin sourire mystérieux et les
cheveux dorés de la charmante Nany
qu'il avait vue naître et grandir. Elle
avait pris sur l'homme aux grands
pieds (Lincoln avait des pieds et des
mains énormes) un ascendant irrésis-
tible, et pour lui ce que Nany Burke
voulait était écrit. Aussi ne s'avancit-
elle point hors des limites du possible
lorsqu'elle disait à son jeune époux: Vous
aurez votre concession.
Donadieu l'obtint en effet deux ans
après son mariage, lorsque Abraham
Lincoln fut élu à la présidence des Etats-
Unis.

G. WORMS

CHIRURGIEN DENTISTE FRANÇAIS

OPERATIONS SANS DOULEUR

EXTRACTIONS, AURIFICATIONS, OBTURATIONS

Pose de dents artificielles par tous
systèmes

Consultations de 9 h du matin à 5 h. du soir

25 de Mayo 462

Entre Juncal et Ciudadela

GRAND CAFE ET BRASSERIE
DU CENTRERue Buenos Aires, angle
CamerasConsommations de premier choix.
Cartes, Echees, Dominos, Dames
Houlette.

Le propriétaire--VALENTIN GIOVANNINO

CHAPEAUX ET NOUVEAUTES

Pour dames et enfants

RUE SAN JOSÉ 100a et 100b

(Entre Convencion et Arapey)

Cette importante maison reçoit toutes les four-
nitures pour modes; telles que: modèles de for-
mes, plumes, rubans, velours, dentelles, fleurs
toutes et tout ce qui concerne la confection des
chapeaux.

ESPECIALITE POUR DAMES

Atelier garni pour la fabrication des cha-
peaux de paille et de feutres, autres fantaisies.
On fait également sur commande. Réparations
en tout genre

Teinture de plumes et de chapeaux

J. S. GONTARET ET Cie.

RUE SAN JOSÉ 100A et 100 B

Dr. J. INCHAUSPE
MEDICO CIRUJANO
Y PARTERO

Consultas de 1 a 3 p. m.

101 - Calle Mercedes - 101

Elinne venait de naître et Jama Everett
Burk de mourir.Mis par cette mort en possession d'une
fortune déjà exceptionnelle et qui se
montait à un cent de plusieurs millions,
Jean, qui n'en voulait rien devoir à sa
femme, s'en retourna dans la vieille vil-
lage des Mormons et il y conduisit cin-
quante Chinois auxquels il mit la pio-
che à la main. Le placer, sans être
aussi riche que ceux du Sacramento,
était néanmoins excellent et il garantiss-
ait de rendre au centuple les premiers
fruits de la main d'œuvre, si cette main
d'œuvre elle-même était étendue et mé-
surée à toute la possibilité du rende-
ment. En fait d'exploitation des mines
d'or, en effet, c'est tout ou rien et qui
ne s'y enrichit pas d'un coup s'y ruine.
Mais par un sentiment de délicatesse
qui sentait encore sa faiblesse europée-
enne et sa conscience d'homme du vieux
monde, Donadieu s'était juré de n'y
point employer un seul dollar de Jama
Burke, considérant sa fortune comme
l'héritage de la petite Eliane, et toujours
fidèle à la parole qu'il donnait à sesamis, il était aussi à celle qu'il se don-
nait à lui-même.Ce fut alors qu'il eut l'idée de mettre
en actions la mine et son privilège. Peut-
être ne s'y fût-il pas décidé cependant
si la mort de Nany, enlaidi par une as-
cende grossière, n'avait précipité sa dé-
termination. Il fallait agir, vite, sous
peine d'être obligé de congédier les cin-
quante Chinois, ou d'attaquer les reven-
dus du stock-yard et des pork-packings,
et cela, il ne le voulait pas pour tout
l'or du monde.Il entra donc en Europe, passa quel-
ques semaines à Londres, y visita les
puissants banquiers qui font la loi sur
les cours des valeurs, réelles ou fictives,
dont s'alimente l'éternel et universel
gogolisme des rentiers, petits et grands,
de nos ploutocraties, et il s'entendit avec
eux pour le lancement de son placer
par mode d'actions.Puis il vint à Paris, et son premier
souci, toutes affaires cessantes, fut d'a-
bord d'y retrouver ses deux amis, Mar-
lette et Barbano, et de leur présenter
Eliane, qu'il avait amenée avec lui.

Café Tupí-Nambá

DE FRANCISCO, SAN ROMAN

Premiado con medalla de bronce en la Exposición de Génova de 1892
POR SUS PRODUCTOS LA "ROMAINA" Y "BITTER SAN ROMAN"ESTABLECIMIENTO ESPECIAL EN LA ELABORACION DE CAFE EN GRANO,
MOLIDO Y LIQUIDO

Especialidad para el uso de las familias

El café que elabora esta casa para sus constantes favorecedores, es el mismo que fué analizado
por los ilustrados químicos don José Arechavala, doctor don Florentino Felippone y don Ulises
Isola, dec. arandolo, según los informes publicados, de primera calidad, puresa y altamente
propio para la alimentación.

El superior bitter San Roman

Analizado muy favorablemente por el Médico y Químico don F. Felippone y tan recomendado
por la prensa uruguaya.

Romaina (Lícor de Damas)

Se recomienda por su sabor exquisito y muy fino al paladar.

Tres especialidades

Que no deben de faltar en ninguna casa de familia:

El café, Bitter San Roman, Romaina [destilada]

Se venden únicamente en mi establecimiento calle Juncal núms. 209, 211 y 213 y Buenos Aires
núms. 306 y 308 Plaza Independencia.NOTA--Los productos que empleo en la elaboración de mis tres especialidades, garantío que
son de primera calidad.

Francisco San Roman.

Grand Hôtel du Parc Giot

A COLON

Tenue par M. Maupou, propriétaire del Hotel, de LA PAIX 4
MontevideoM. Maupou a l'honneur d'informer les familles de Montevideo et sa nombreuse clientèle, qu'il
pris en location le Grand Hôtel du Parc Giot à Colon, lequel est ouvert au public depuis le 1er
Septembre.Ce magnifique établissement, sans égal dans l'Amérique du Sud est parfaitement meublé avec
les meubles venus pour l'Hotel National, et assure aux familles un confort comme il n'y en a dans
aucun autre.Villa Colon est réputée comme une des localités les plus saines et les plus gaies des envi-
rons pittoresques, avenues plantées d'arbres majestueux, tramway depuis la station jusqu'à l'hôte
en un mot tout ce qui peut rendre la vie agréable, ainsi à la proximité de Montevideo font d
cet établissement une spécialité dans la République.Il y a des appartements complètement indépendants pour familles et nouveaux mariés et de
grands salons pour banquets.

Le service est soigné et les prix réduits.

La réputation dont jouit l'Hôtel de la Paix de Montevideo est la meilleure garantie pour la
personnes qui désignent honorer de leur clientèle, assurées qu'elles auront d'un bon ser-
vice.

L'hotel dispose de voitures et chevaux de promenade.

GRAN BAZAR ENCICLOPEDICO

Calle Mercedes 38a y 38b

93, 100, 102--ESQUINA FLORIDA--93, 100, 102

CASA DE CONFIANZA

Se recomienda a las familias por su surtido especial para menaje, cocina y
artículos útiles en general.Los novios no deben casarse antes de hacer una visita al Sótano del Bazar En-
ciclopédico en donde pueden encontrar lo necesario para que acompañe a la feli-
cidad, lo que es imprescindible para la prosperidad.

Todo a precios fijos y sin competencia

Gran Café -- Restaurant

DE LA BOLSA
73 ZABALA 73

Déjeuner et dîner à la carte ou à prix fixe.

On reçoit des pensionnaires.

Grand dépôt d'Huîtres Fraîches arrivées aujourd'hui.

Les dimanches matin «Charcuterie de Famille» Vente
en détail.On a vu comment pour l'un d'eux cet-
te présentation se fit rue de l'Arbre Sec
et de quelle façon Elias apprit qu'il était
le parrain et le tuteur de la «coquette fé-
minée d'or». Ce fut ensuite au tour de
Barbano, qu'ils allèrent chercher tous
les deux et dont l'émotion fut si forte
qu'il faillit s'en évanouir. Sûrement les
morts ressuscitent puisque au bout de
quatorze ans Jean était devant lui.Comme ils ne savaient rien de ce qui
lui était arrivé depuis leur séparation
en 1851, à Nauvoo-City, ils l'interro-
gèrent à l'envi. Tu es donc riche,
que te voilà! crinit Barbano.--Franchement, tu aurais bien pu
nous écrire, reprochait Marlette, quand
cela n'eût servi qu'à nous apprendre
ton mariage, ou au moins la naissance
de ma... filleule.

Donadieu sourit et dit:

--En Amérique, on n'écrit pas, on té-
légraphie!

Et ce fut tout.

Il fut convenu qu'ils dîneraient en-
semble tous les trois, le soir même, chez
Barbano, et qu'il leur raconterait sesaventures. Et rapidement il les quitta,
ayant des affaires à traiter. La bonne
Gertrude, enivrée du charme de la pe-
tite fille, avait supplié son père de la lui
laisser toute la journée pour fêter avec
André, son fils, qui avait dix ans, et
qu'elle enverrait chercher au collège.
Le yankee, toujours froid d'apparence,
avait prêté un peu contrarié de la pri-
ère. Et puis il avait consenti, avec un ef-
fort visible.--Ce sera la première fois depuis la
mort de sa mère que je la quitta d'une
minute! remarqua-t-il,--et l'heure ro-
gardée, il les quitta.André et Eliane, sous la garde de
Gertrude et de Marlette, passèrent tout
l'après-midi aux Tuileries. Barbano
courait les marchands de comestibles et
les dévalisait pour le dîner, c'était la ré-
surrection.

(A suivre).